

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Traductions de Jean-Paul Manganaro

LAMPEDUSA BEACH, 2012
suivi de

CASSANDRE ON THE ROAD
et de

PROGRAMME-PENTHÉSILÉE :
ENTRAÎNEMENT POUR LA BATAILLE FINALE

LAMPEDUSA SNOW, 2014
suivi de
LA CARCASSE

LINA PROSA

Lampedusa Way

*Traduction de l'italien
et postface*
JEAN-PAUL MANGANARO

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a été créé le 1^{er} février 2014 à la Comédie-Française, Théâtre du Vieux-Colombier, dans une mise en scène de l'auteur, avec Cécile Brune et Gilles David, et en partenariat avec Amnesty International et France Culture.

Titre original
Lampedusa Way
© 2013, Lina Prosa

© 2014, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-411-9

NOTE POUR VOUS : *Que Mahama et Saïf ne vous semblent pas trop ingénus.
Leur ingénuité naît de l'écart qu'il y a entre leur monde et le nôtre.
Pour arriver au cœur de cet écart je me suis inspirée de l'ingénuité de ma mère et de mon père qui sont morts sans avoir jamais vu Rome, donc de la réalité qui m'est la plus chère.*

NOTE SUR LES PERSONNAGES À L'INTENTION DES ACTEURS BLANCS : *De même qu'un acteur de nature pacifique peut interpréter le personnage d'un meurtrier, un acteur blanc peut interpréter un personnage noir.*

LES PERSONNAGES :

MAHAMA, *tante adoptive de Shaüba.*

SAÏF, *oncle adoptif de Mohamed.*

Shaüba *est la protagoniste de Lampedusa Beach.*

Mohamed *de Lampedusa Snow.*

Shaüba et Mohamed, *frère et sœur, ont vécu des vies différentes, dans des familles différentes.*

Mahama et Saïf *n'ont jamais eu la possibilité de se connaître.*

Ils *se rencontrent pour la première fois à Lampedusa à la recherche des deux jeunes gens arrivés dans le monde des riches en tant que clandestins et dont ils n'ont plus eu de nouvelles.*

LA SCÈNE : *Une plage, à savoir un tapis de sable sur la scène.*

Mahama et Saïf sont assis sur deux tabourets rudimentaires, les pieds nus enfoncés dans le sable. Ils ont chacun près d'eux un grand sac de voyage sur lequel on lit un encart publicitaire.

Sur celui de Saïf il est écrit « Magellano Lines ».

Sur celui de Mahama « XXIII^e congrès des avocats de Chicago ».

SAÏF. – pourquoi je ne rêve pas ?

MAHAMA. – ça te dérange tant que ça ?

SAÏF. – je voudrais rêver pour avoir quelque chose à faire la nuit.

MAHAMA. – moi, je n'ai rêvé qu'une seule fois, sur le bateau : sur un terrain jaune aride étaient étalés douze cœurs, un homme en blouse blanche les reniflait l'un après l'autre, à chaque fois il formulait une sentence, toujours la même : « Ça sent le thon. »

SAÏF. – c'est terrible, Mahama.

MAHAMA. – je ne veux pas savoir ce que ça veut dire.

SAÏF. – c'est ça, vaut mieux pas.

Ils se lèvent, rectifient la position de leurs tabourets, ils se rassoient, ils recommencent.

MAHAMA. – ma bien-aimée Shaūba est arrivée ici...

SAÏF. – mon bien-aimé Mohamed est arrivé ici...

MAHAMA. – j’imagine leur joie quand ils ont vu Lampedusa Bic.

SAÏF. – non Mahama, on dit « Lampedusa Beach ».

MAHAMA. – Lampedusa Bic

SAÏF. – non Mahama... Beach... Beach.

MAHAMA. – tu en es sûr ?

SAÏF. – le capitaine l’a bien dit quand le bateau est arrivé au port.

MAHAMA. – tu parles bien les langues étrangères.

SAÏF. – j’ai une bonne dentition.

MAHAMA. – regarde mes dents, ici, au milieu, il y a une porte toujours ouverte... l’air qui entre et sort fait rouler surtout les consonnes, il s’agit de baleinite ?

SAÏF. – ne te fais pas de souci, quand nous serons devant lui tu diras les mots avec plus de voyelles et moi ceux avec plus de consonnes.

MAHAMA. – moi, je suis prête, mais il est où, lui ?

SAÏF. – il note tout... rien ne lui échappe... il ne nous abandonne pas.

MAHAMA. – pourquoi tarde-t-il ?

SAÏF. – il est saturé.

MAHAMA. – ça veut dire quoi, « saturé » ?

SAÏF. – il est trop occupé, il n’a pas une minute de libre.

MAHAMA. – il ne mange pas ?

SAÏF. – il n’y tient pas trop... sauf pour son anniversaire.

MAHAMA. – pourquoi nous, les Africains, avons-nous tant besoin de manger ?

SAÏF. – nous avons affaire à de grands animaux.

MAHAMA. – toi et moi, nous mangeons comme des éléphants ?

SAÏF. – l’estomac ne se mesure pas à la nourriture qui entre par la bouche, mais à celle dont l’univers se sert pour se montrer à nous tel qu’il est.

MAHAMA. – maintenant je comprends... nous devons manger pour ne pas faire disparaître de notre cœur ce qui est créé.

SAÏF. – c’est exactement ça, Mahama.

MAHAMA. – mais qu’en sait-il, lui, du rapport entre la nourriture et l’univers ?

SAÏF. – cela nous concerne nous, pas lui. Nous luttons encore pour que les jours soient égaux entre eux. Lui, pas. Son père avait déjà ses rituels de tous les jours.

Toi et moi, nous sommes en retard. Ceux qui sont en retard ont du temps pour regarder les étoiles.

MAHAMA. – est-il jeune, est-il vieux ?... Est-il beau, est-il laid ?... A-t-il l'âme, le ventre petit ? Est-il vide, est-il plein, est-il liquide, est-il solide ?

SAÏF. – il nous a donné le temps de nous rencontrer... de nous reconnaître...

MAHAMA. – tu veux dire qu'il est bon ?... En Afrique, nous sommes tous parents, mais nous pouvons mourir sans jamais nous rencontrer. Si la mer se soumet au vent, les parents se déplacent dans la bonne direction, ils viennent les uns à la rencontre des autres. L'estomac du parent aussi suit le même courant. Saïf, laisse-moi voir ton estomac, ton ventre. Je te ferai voir les miens.

SAÏF. – Mahama, je ne peux pas.

MAHAMA. – laisse-moi voir.

SAÏF. – Mahama, nous venons d'affronter un voyage !

MAHAMA. – nous sommes parents !

SAÏF. – comme ça... tout d'un coup...

MAHAMA. – faisons en sorte que notre univers se manifeste...

SAÏF. – tu es une femme...

MAHAMA. – après avoir traversé la mer, que veux-tu que ce soit pour moi un homme ?

SAÏF. – je te connais depuis peu...

MAHAMA. – moi, j'ai fait partir Shaüba, toi, tu as fait partir Mohamed, le difficile a été fait.

SAÏF. – regarde... regarde quel désastre... (*Et il commence à découvrir son ventre.*)

MAHAMA. – ce n'est pas juste d'avoir honte de son ventre.

SAÏF. – dans mon enfance je me sentais comme un crocodile, je faisais comme lui, j'avançais en rampant.

MAHAMA. – le vrai crocodile t'a laissé faire ?

SAÏF. – il m'a laissé faire...

Saïf découvre tout son ventre plein de croûtes et de cicatrices. Il est embarrassé. Mahama fait de même mais avec plus de décision. Ils se regardent longuement en silence.

Ils se rhabillent, ils se rassoient. Mahama sort de son sac une dizaine de cartes postales et pendant qu'elle les dispose en ordre, l'une à côté de l'autre, elle parle, ou plutôt, elle divague...

MAHAMA. – À proue, Shaüba ! Tu dois aller à proue. Le bateau est découvert, sans abri du soleil. Et même s'il y en avait, il faudrait faire tes comptes avec une

masse d’Africains qui ont le même besoin d’être à l’abri du soleil. Vous serez sept cents à partir. Sept cents corps de plus pour un vieux berceau en mesure de loger pas plus que deux jumeaux.

Tu auras besoin des lunettes. Tu dois les garder droites vers l’horizon. Tu dois toujours maîtriser la direction. Avec les lunettes, personne ne peut te rouler.

Tu peux toi-même contrôler l’arrivée. Le matelot ne dit pas toujours la vérité...

SAÏF. – tu as été bien, Mahama... Shaüba est bien partie.

MAHAMA. – le bateau était trop vieux...

SAÏF. – les bateaux sont comme nous... ils ne coulent pas tant qu’ils ne perdent pas leur dernier bout de bois.

MAHAMA. – ce bateau était déjà le dernier bout de bois.

SAÏF. – Mahama, il fallait faire comme tu as fait, comme j’ai fait.

MAHAMA. – le programme était le suivant : aller à Rome, être employée de maison dans la maison du cappitaliste. Shaüba aime les enfants.

SAÏF. – nous irons jusqu’au bout, nous irons à Rome.

MAHAMA. – comment faire si nous ne parlons pas avec lui ?

SAÏF. – que disent tes cartes postales ?

MAHAMA. – elles me disent qu’à Rome aussi il y a l’eau.

SAÏF. – quelle sorte d’eau ?

MAHAMA. – c’est un fleuve.

SAÏF. – il va falloir en tenir compte quand nous serons là-bas.

MAHAMA. – Shaüba a débarqué ici, à Lampedusa Bic. Je dois savoir ce qui s’est passé ici.

SAÏF. – et si elle est employée de maison dans une famille ordinaire ?... si elle ne peut pas nous écrire ?...

MAHAMA. – impossible. Ça doit être une famille cappitaliste. Sinon, pourquoi me quitter ?

SAÏF. – on commence en bas, puis on remonte...

MAHAMA. – un jour, en Afrique, le bruit courut que le cappitaliste était disposé à faire travailler des jeunes femmes chez lui... on disait aussi qu’il voulait les Africaines parce que c’est lui qui les nourrit...

SAÏF. – du côté de chez moi aussi cette rumeur s’est répandue, pendant un instant j’ai pensé : « Pourquoi Mohamed n’est pas une femme ? »

MAHAMA. – et après ?

SAÏF. – quand j’ai vu au départ six cents hommes sur cette charrette j’ai pensé : « Heureusement que Mohamed est un garçon. »

MAHAMA. – que dois-je penser, moi ?... et s’ils avaient fait du mal à ma Shaüba ?

SAÏF. – calme-toi, Mahama, sur ces bateaux tout le monde n’a qu’un seul intérêt : arriver.

MAHAMA. – comment les Africains passent-ils le temps avant d’arriver ?

SAÏF. – ils regardent la mer.

MAHAMA. – tout le temps ?

SAÏF. – ils guettent si la mer ne fait pas tourner l’eau à l’envers, ils ont peur de revenir en arrière.

MAHAMA. – Shaüba est une femme, elle est jeune, elle est belle.

SAÏF. – qui aurait le courage de lui faire du mal ?

MAHAMA. – tout le monde n’est pas comme toi.

SAÏF. – tu entends ?... une chanson... quelle voix !

MAHAMA. – c’est un pêcheur qui chante ?

SAÏF. – je ne le vois pas.

MAHAMA. – la chanson ne m’est pas inconnue.

SAÏF. – elle vient de ce grand bateau ouvert.

MAHAMA. – c’est la chanson que Shaüba aime !

Les notes de la chanson de Domenico Modugno Lu pisci spada venues de loin se rapprochent progressivement ; Mahama la chantonne. À la fin elle rassemble ses cartes postales, elle les mélange comme s’il s’agissait d’un jeu de cartes, puis elle demande à Saïf d’en extraire une.

MAHAMA. – c’est une pinède.

SAÏF. – c’est quoi, une pinède ?

MAHAMA. – c’est un ensemble de pins.

SAÏF. – c’est quoi, le pin ?

MAHAMA. – le pin, c’est un arbre de Rome. Il est toujours vert. Ses feuilles sont des aiguilles. Elles saisissent dans l’air ce que les feuilles ne peuvent pas saisir. Elles sont plus importantes que les capitalistes, parce que les capitalistes sont des gens de la terre. Le pignon est le fruit du pin et son nom est composé de « pig » et de « non ». « Pig » est la pointe, « non » est l’attache du pignon. Cette partie est dite « non » parce qu’elle s’oppose au vent qui veut l’arracher. Le vent est fort ? La ville est envahie par des millions de « non ». Autrefois le pignon s’appelait « pigoui ». Par bienveillance à l’égard de la création il disait toujours oui. Mais quand il y eut le déluge universel, il dit non et se sauva de ce terrible naufrage.